

Alina Witkowska

Troie, une fois de plus...

Literary Studies in Poland 18, 7-39

1987

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Articles

Alina Witkowska

Troie, une fois de plus...

La Grande Emigration est un des phénomènes les plus extraordinaires et les plus mystérieux de l'histoire polonaise. Le nom déjà est un peu paradoxal, car l'adjectif «grande» ne désigne pas ici le nombre, mais les dimensions qualitatives du phénomène. Il y eut assez bien de Polonais dans l'émigration, mais sans excès, plus de 6.000 sans doute. Mais l'adjectif «grande» contient une appréciation de la valeur, et non de la grandeur prise dans un sens de considération quantitative. Cet adjectif n'a pas non plus connu tout de suite un usage généralisé. Ce ne sont pas les émigrés eux-mêmes qui l'ont créé; le premier spécialiste du phénomène, Lubomir Gadon, ne le connaissait pas non plus. A dire vrai, il n'en manquait pas alors, de ces gens qui se posaient des questions sur la signification de la vie en émigration, après l'insurrection de novembre 1831, et qui l'accusaient d'avoir pillé le pays, de l'avoir privé de ses talents, de développer une manie du commandement et une tendance immodérée à fomenter des insurrections. C'était là le point de vue des orientations conservatrices qui, timidement au début, avaient élevé la voix pour protester et qui, après la défaite de l'insurrection de janvier 1863, s'en prirent avec énergie et à grand bruit à l'émigration et à son autorité. Les *stańczycy*¹ et les gens de lettres qui étaient proches, par leur conception du monde, de l'école historique de Cracovie choisirent l'émigration comme cible – une cible qui leur était commode à beaucoup d'égards – de leur matraquage critique.

¹ *Stańczycy*: parti conservateur de Galicie, représentant le programme d'entente avec l'Autriche, oppose à la politique des conjurations et par conséquent à la lutte pour l'indépendance nationale.

Il ne semble pas qu'ils aient remporté de succès sensibles dans cette lutte. Il est très difficile de venir à bout des mythes. Et l'émigration qui suivit l'insurrection de Novembre devint un mythe polonais du salut. Un mythe aussi réel et irréal à la fois que le récit de Virgile racontant Enée quittant Troie en flammes. La nation savait qu'en terre étrangère s'étaient rassemblés ceux qui avaient quitté la Troie polonaise en emportant, pour sauver leurs valeurs, les saintes reliques, les vieillards vertueux qui se souvenaient encore de la Pologne libre, et les poètes-prophètes – ces gardiens de l'esprit de la nation. Il y avait donc, quelque part, un centre de la polonité, une Pologne libre, cette grande cause de la Grande Emigration.

Mais les vieux ont cette particularité qu'ils meurent. Les gens vieillissent, la vie poursuit son rythme non héroïque, les prophètes aussi quittent, abandonnent leurs cothurnes de prophétie auxquels tous étaient habitués. Et tel fut le lot de la Grande Emigration. Son cours, jusqu'au finale, devait donc être bref. Or, il ne le fut pas quoique cette société reproduisît mal ses remplaçants: les enfants des émigrés – surtout ceux issus de mariages mixtes – ne parlaient plus du tout polonais.

D'une façon générale, on considère que c'est l'année 1863 qui limite la durée de la Grande Emigration. Entre les dates des deux grandes insurrections – celle de Novembre et celle de Janvier – se situent la formation, l'épanouissement et le crépuscule de la Grande Emigration. Ses chefs spirituels, ses poètes de génie – Słowacki, Mickiewicz, Krasiński – ne sont plus, ses grands vieillards – Niemcewicz, Kniaziewicz – se sont éteints, beaucoup de ses militants politiques se sont dispersés; avant l'insurrection de Janvier déjà mourait Adam Czartoryski, ce personnage remarquable de la scène politique de l'émigration. On peut dire que c'est une émigration dominée par le romantisme qui est entrée dans l'Histoire, un romantisme qui était celui d'une génération, d'une conception du monde et d'un style politique de pensée. Ce style supposait la primauté de l'idée insurrectionnelle sur toute autre forme d'action et attribuait à l'insurrection le rôle de commandement, face au pays. C'était un rôle déduit de la conviction de l'importance de l'aïnesse spirituelle, du charisme des saints noms et des grands personnages rassemblés dans l'émigration. Ce rôle se fondait aussi sur l'expérience acquise au combat par les participants de l'insurrection. En effet, l'émigra-

tion considérait son existence en exil comme la conséquence de l'insurrection de Novembre. Le phénomène de la durée de la Grande Emigration s'explique par le besoin spirituel — émanant surtout de Pologne — de l'existence d'une telle institution et par la persistance d'un certain style dans la pratique de la politique polonaise: il fallait s'engager dans le mouvement armé jusqu'à l'Indépendance, dans le combat pour la liberté, en s'unissant à l'Europe des peuples. De tels efforts comblèrent l'intervalle de temps entre l'insurrection de Novembre et 1863. Mais il ne suffit pas de constater que l'émigration fut renforcée par les vagues d'émigrés venues coup sur coup de Pologne pour avoir pris part, de près ou de loin, à des essais ratés de conspiration. Ces gens auraient pu devenir tout simplement de ces émigrés qui se mettent à mener une vie normale dans un pays étranger. Bien sûr, de ceux-là, il y en eut aussi, mais la majorité entra dans l'orbite d'un monde créé par la Grande Emigration, sous l'égide éthique du combat pour la liberté, où que ce combat ait lieu. C'est pourquoi l'émigré sans toit, l'émissaire, l'éternel voyageur qui possède juste ce qui trouve place dans son baluchon est vraiment le citoyen immortel de la Pologne dans l'émigration, et Paris — Paris objet de haine et d'amour — est le centre fixe de ces frères dispersés.

La fuite des années changea bien des choses dans l'opinion que l'émigration avait de l'imminence de la prise d'armes et de sa participation à celle-ci. Il s'avéra que le combat pour la Pologne s'accomplissait surtout en Pologne, aussi bien ce combat quotidien, assurant la vie dans les territoires annexés, que le combat clandestin, indépendantiste. Si le pays n'était pas prêt, matériellement et spirituellement, l'émigration ne pouvait rien faire. Si, malgré tout, elle lançait un ordre de combat, cela aboutissait à une défaite et à de nouvelles persécutions. Un exemple d'un tel apriorisme de l'idée insurrectionnelle de l'émigration, c'est l'expédition de Zaliwski en 1833 qui se termina par l'anéantissement total des insurgés. Il y eut aussi ces nombreuses actions clandestines infortunées qui furent organisées essentiellement par le TPD², par exemple, les préparatifs au soulèvement de 1846. Indépendamment des liens multiples et importants que les chefs de l'insurrection de Janvier avaient noués

² TPD: *Towarzystwo Demokratyczne Polskie* („Société démocratique de Pologne”).

avec l'émigration, ce soulèvement avait pour base le mouvement clandestin en Pologne, ses cadres et sa direction.

La laborieuse action diplomatique en faveur de la Pologne, que poursuivait tout un temps le prince Czartoryski, ne donna pas non plus les fruits attendus; la participation armée des Polonais au Printemps des Peuples et plus tard à la guerre de Crimée n'en produisit pas davantage. On peut dire aussi, de façon très fondée, que l'impétuosité de l'activité politique de la Grande Emigration s'est brisée, précisément, lors de cette guerre de Crimée. Cette guerre fut le fiasco de l'ambition des différentes tendances de l'émigration, la défaite personnelle de Czartoryski – homme politique, la ruine des rêves romantiques d'une conquête de l'indépendance polonaise par les larges voies de la pérégrination de l'exil. Mais le centre polonais de l'émigration qui avait été créé par les exilés après l'insurrection de Novembre durait toujours, même s'il était dépourvu de cette énergie qui avait présidé aux grands débuts du mouvement.

Il était important qu'il y eût un tel centre qui possédât ses points fixes de rassemblement de Polonais, ses tombes à Montmartre ou à Montmorency, ses écoles, ses bibliothèques, sa presse, sa librairie, ses quartiers. Après le Printemps des Peuples, à son arrivée à Paris, T. T. Jeż, un émigré de la dernière heure, se sentait encore comme en Pologne dans ces quelques rues autour de l'Odéon, là où, dans les cafés, «on n'entendait parler que polonais», où l'on découvrait des visages connus au-dessus de la *demitaska*, ce qui, dans l'argot de l'émigration, signifiait un petit café.

L'existence de ce monde qui était polonais non seulement dans son activité spirituelle, mais aussi dans sa stabilité institutionnelle qui s'était élaborée dès les premières années qui avaient suivi l'émigration, en dépit de la foi qu'on avait en un rapide retour au pays (encore un paradoxe!) avait été un solide fondement de la construction d'une société qui ne voulait pas être un conglomerat amorphe d'exilés.

Et elle ne l'était pas. La Grande Emigration a une personnalité collective très nette. Les mobiles de l'émigration et sa composition socio-professionnelle laissaient préjuger du caractère futur de cette collectivité et de son destin de groupe.

C'était, dans une grande mesure, une émigration militaire; c'était,

dans sa totalité, une émigration politique. La politique-cause motrice de ce mouvement devint aussi l'énergie créatrice de cette nouvelle totalité. On l'a écrit dans la *Chronique de l'Emigration Polonaise*:

Quand cinq mille Polonais, sous la pression d'un bouleversement politique, ont quitté leur patrie pour s'établir en terre étrangère, il serait difficile de nier, de mettre en doute même, le fait que la politique soit devenue l'élément essentiel de leurs pensées, de leurs espoirs, de leurs souhaits, de leurs propos, de leurs écrits — et c'est bien ce qu'elle était devenue!

Mais cette politique, ce ne sont pas des figurants professionnels quelconques qui l'élaborent, ce sont les masses, aux différents échelons de cette armée, ce sont parfois même de simples soldats. La politique ne pouvait donc être un sujet de beaux discours, un art de diplomates, elle devenait le sens de l'existence, elle avait engendré cette émigration, elle pouvait en fixer le terme, c'était d'elle que dépendait le destin particulier et collectif.

Comme des gens de la politique, on construisait sa société dans l'émigration à l'encontre, dans une certaine mesure, des principes de la société civile: ces militaires traînaient aussi longtemps que possible dans des dépôts, apprenaient à faire l'exercice, s'initiaient à d'autres secrets de l'art militaire, jouaient aux cartes avec passion, s'ennuyaient et attendaient que les événements prennent ce cours extraordinaire qui les rendrait indispensables sur le mode guerrier qui leur était familier et qui changerait l'irréalité de l'émigration en réalité polonaise, en réalité du pays. Aussi s'efforçait-on de hâter la venue de telles situations, de les provoquer en participant à des événements ou même en étant les instigateurs — événements qui, si on les considère froidement, ne méritaient pas d'être mentionnés ou garantissaient à coup sûr la défaite, comme ce fut le cas pour la révolution de Francfort, l'expédition de Savoie, l'expédition de Zaliwski.

Ces politiciens, ces pères de l'émigration — civils et militaires — apportaient dans leur existence à l'étranger une même expérience, qui était sans doute ressentie de façon plus ou moins profonde selon l'âge. C'était l'expérience du combat et de la défaite. Ils constituaient une société issue de la défaite de l'insurrection de Novembre. C'était là une différence fondamentale, pour ne pas dire structurelle, par rapport à la société restée au pays qui, aux défaites anciennes, en avait encore ajouté une et qui commençait

à s'y faire, en vivant, en se fondant dans la vie, afin de durer. Il en allait autrement pour l'émigration. En tant que société, ces hommes étaient en quelque sorte nés de la défaite et n'étaient pas disposés à l'oublier. Cette défaite était de la plus grande importance: elle constituait une obligation morale à l'égard de la patrie, un règlement de comptes toujours ouvert face à l'ennemi; elle engendrait une relation spéciale avec soi-même, avec les camarades ainsi qu'avec la grande affaire de la vie de ces hommes, avec l'insurrection de Novembre. Dès le début, ce contexte a défini doublement la société de l'émigration: il rendait l'unité impossible et suscitait une passion des règlements de compte.

Le dilemme fondamental de la Grande Emigration – un dilemme intellectuel, un dilemme d'idéaux et d'organisation tout à la fois – c'était le dilemme de l'unité. Cette unité était désirée, décidée et, en même temps, impossible. Beaucoup de l'énergie de cette société (de son énergie littéraire aussi) s'est usée en propagande pour l'unité, en démonstrations de tous profits censés découler de l'unification mais on a pu ressembler une «récolté» bien médiocre de ces travaux. Cette émigration était divisée et elle le resta même si, sans cesse, de nouveaux corps d'organisation allaient montrer la route, en exprimant l'unité par leur nom même: Comité National de Pologne, fondé par Joachim Lelewel en décembre 1831, Comité National de l'Emigration Polonaise dirigé par le général Dwernicki (1832–1834), Commission de Correspondance fondée par la gauche, à Poitiers, pour unir l'émigration (janvier – août 1834), Commission de Correspondance de Lyon (juin 1837) qui donna son impulsion à l'Union de l'Emigration Polonaise.

Ces initiatives peuvent être considérées comme une suite d'efforts tendant à unifier l'émigration, mais on peut aussi regarder ces actions comme un véritable drame, comme le drame de l'impossibilité de cette unification, drame qui possède sa logique, son rythme événementiel, ses motivations psycho-sociologiques ainsi que son langage publiciste et littéraire. Il s'agit donc d'un véritable phénomène que nous appellerons ici «l'impossibilité de l'union». Ce phénomène fut de beaucoup plus important et plus riche que les quelques succès momentanés d'entente, de consolidation. Il fut peut-être plus essentiel aussi que ne l'aurait été l'union elle-même.

Ce sont ces efforts de consolidation incessants et stériles qui

découvrent le plus sûrement l'essence du phénomène psycho-sociologique de l'émigration, de ce phénomène dont le principe implique la division, la désintégration, la suprématie des énergies centrifuges sur les énergies centripètes. Mais l'impossibilité d'une unification a aussi une dimension dans le domaine de la conception du monde ainsi qu'en matière politique. Il faut insister sur la nécessité d'une réflexion moderne et complexe à propos de cette réalité polonaise, il faut la considérer selon les catégories théoriques d'une nation moderne, en tenant compte des conflits d'intérêts sociaux, d'une divergence de principes, d'idéaux, même si le but essentiel — une Pologne libre — restait commun.

A cet égard, cette expérience de l'émigration que nous appellerons, *grosso modo*, «expérience politique» a une énorme importance pour toutes les réflexions modernes à propos de l'unité et du fonctionnement des mécanismes d'unification. Ces mécanismes révèlent leur force dans les moments où la communauté se trouve, de toute évidence, menacée dans son combat contre un ennemi extérieur. C'est sur ce principe qu'a pu avoir lieu la guerre de 1830–1831, malgré une énorme confusion intérieure. Par contre, l'émigration agissait dans des conditions qu'on peut qualifier de «chimiquement pures», sur son île bien à elle, elle était droit sortie de la chair de la réalité historique polonaise; par conséquent, elle devenait une zone de discussion permanente à propos de la Pologne, une zone de discussion politique générale qui était régie, en quelque sorte, par ses propres règles de pensée et d'escrime polémique.

Comme on était en contact direct avec les doctrines politiques occidentales, avec la réalité sociale qui engendrait ces doctrines, on s'est mis à considérer la question polonaise et l'avenir du pays dans des contextes et des perspectives où cette question, cet avenir n'étaient pas, de prime abord, éclairés de manière très nette. Les théories démocratiques de l'émigration polonaise, des théories qui étaient parfois aussi radicales que la gauche TPD, ne se contentaient pas d'«emprunter leur voix» aux socialistes utopistes, aux chartistes anglais et même aux fondateurs du socialisme scientifique; mais elles appliquaient ces principes, ces catégories à leur réflexion sur la Pologne, sur la Pologne de l'avenir. Ce qu'on appelait à l'existence, ce n'était pas seulement un nouveau langage politique, mais aussi, en quelque sorte, une nouvelle Pologne très différente de celle que connaissaient

les émigrés de par leur vécu et de par leurs habitudes de pensée traditionnelles. On pouvait gagner une partie de ces gens à de telles idées, à un tel mode d'expression de ces idées. On pouvait, assurément, former de bons outils d'analyse sociale – et c'est bien ce qu'on fit. Mais on ne put bâtir l'unité.

Des théories qui proclament de près ou de loin que la lutte des classes constitue le fondement de l'existence sociale doivent renoncer à l'idée d'un ensemble uni, à moins qu'il s'agisse d'un ensemble soumis à une autorité. Pour les démocrates de l'émigration, c'était le peuple polonais qui constituait une telle autorité. Pouvait-il en être de même pour les partisans du prince Czartoryski qui rêvaient de restaurer la monarchie, une monarchie qui serait liée à la famille des Czartoryski et dont le roi serait le prince Czartoryski? C'est fort peu vraisemblable. Or, le camp des Czartoryski avait beaucoup d'influence dans l'émigration et le prince Adam constituait – en tant que roi *de facto* – l'idée unificatrice essentielle des conservateurs polonais. C'est à dessein que je fais ici référence aux extrêmes des forces politiques de l'émigration et de ses styles de pensée sociale: je veux ainsi démontrer le caractère illusoire du mot d'ordre appelant à l'unité, l'impossibilité d'un accord, dès lors que cet accord aurait enfreint le bon vouloir des individus et des groupes.

De même, l'insurrection de Novembre, ce fondement de la communauté des émigrés, cette insurrection qui avait été à l'origine de l'existence de cette communauté et qui devait lui garder son unité, devint, dans le même temps, un facteur de désintégration, de divisions irritantes, de haines mortelles. De façon paradoxale, l'insurrection de Novembre qui liait fondamentalement ces gens entre eux les séparait aussi, depuis le début. Cette insurrection pesa aussi, dans une mesure décisive, sur l'image psychique et sociale de l'émigration, sur la façon dont se constitua cette société que les contemporains et leurs descendants considèrent en général comme agitée, pleine de passions négatives et d'un manque de tolérance réciproque.

Si l'on en croit Tadeusz Nowakowski, un observateur de longue date d'une autre émigration polonaise, celle de l'époque de la Deuxième Guerre Mondiale, l'émigration née d'une défaite porte dans l'essence même de son être des bacilles de désintégration et de division qui rendent la coexistence des hommes entre eux

excessivement difficile. Nowakowski a justement doté le héros principal de son roman *Obóz Wszystkich Świętych (Le Camp de tous les saints)* d'une telle philosophie de l'émigration :

Les souffrances communes [...] ne lient jamais les gens, elles les éloignent les uns des autres au contraire. Seule, la joie peut unir et lier. Il n'y a pas de fraternité de la défaite, il n'y a qu'une fraternité de la victoire.

Les réfugiés polonais avaient en eux la conscience de la catastrophe subie par la patrie, de la ruine de leur propre vie, mais ils étaient aussi prêts à discuter entre eux des chances de l'insurrection de Novembre, à rechercher les coupables de la défaite générale et des échecs particuliers, ils étaient prêts à des règlements de compte. Ces discussions passionnées se déroulaient déjà au cours de l'insurrection, la défaite ne fit que les acerbier; la querelle à propos du passé constituait la passion principale, la matière intellectuelle et aussi, paradoxalement, l'unité du désaccord de l'émigration polonaise. Dans son exil, celle-ci manquait pas de conditions favorables à cette querelle sur l'insurrection. En effet, presque tous les participants notoires de la scène politico-militaire de l'insurrection se retrouvaient en exil, à l'exception de quelques généraux et de Ksawery Lubecki qui a établi son domicile à Pétersbourg. Cette façon qu'on eut, dans les débuts, de loger les réfugiés militaires dans de nombreuses dépôts des provinces françaises favorisa aussi cette concentration d'attention sur le passé récent, transforma ces centres administratifs bien organisés en foyers de discussions politiques. De même, la concentration de réfugiés civils sur le terrain français – concentration sensible dans les années 1832–1833, surtout à Paris et dans les proches environs – créa une densification de la scène politique qui provoqua immédiatement des actions politiques polonaises intérieures.

Enfin, il faut citer, parmi les facteurs de première importance, l'accès aux techniques de l'impression, la facilité technique de publication, qui livrait l'énoncé imprimé à l'usage des individus, des groupes, des partis. Il ne s'agit pas tellement de l'abondance des journaux de l'émigration de d'autres publications périodiques. Il s'agit surtout de ces brochures, de ces tracts dont l'émigration était littéralement bombardée et qui étaient devenus un instrument de combat politique, un instrument d'influence s'exerçant sur ce milieu ainsi qu'un trait caractéristique d'un style de vie public.

Ce sont justement ces tracts, plus encore que la presse, qui dévoilèrent les dimensions du phénomène de propension aux règlements de comptes au sein de l'émigration. Ces règlements de comptes concernaient surtout le passé insurrectionnel, l'évaluation des hommes, la dénonciation des coupables, mais, conformément aux règles générales de ce genre de discussions, celle-ci ne concernait pas exclusivement des questions de grande importance ni des personnages de tout premier plan. Cette vague de règlements de comptes toucha un vaste public, surtout ceux qui évoluaient dans la zone d'influence de l'ancien gouvernement des insurgés ou qui avaient un rapport avec le trésor national. Les reproches d'abus financiers, de fraudes ou de dilapidation du bien public constituèrent souvent la base d'attaques visant au discrédit moral et à la mise à mort civile. Les attaqués bénéficièrent maintes fois d'une possibilité de défense par la voie des brochures, ce qui engendra toute une série d'écrits publicistes au ton plutôt bas où abondaient les invectives et les prises à partie et qui créaient une atmosphère d'ambiguïté morale et de soupçon généralisé. L'émigration, qui avait fondé certaines institutions qui lui étaient propres, n'avait pas et ne pouvait avoir d'institutions étatiques, administratives telles que des tribunaux. Aussi est-ce tout le public de l'émigration qui devint une sorte de tribunal devant lequel on étala ces affaires qui ne furent jamais ni complètement examinées ni réellement tirées au clair.

Ce jeu libre des règlements de comptes faisait non seulement monter la température de la vie de l'émigration — par des duels d'offensés, par des batailles de libellistes — il se constitua aussi en force s'exerçant sur les milieux du pouvoir de l'émigration et sur les essais d'unification autour des anciens chefs de l'insurrection. Tels étaient, semble-t-il, le but et le caractère de cette action permanente de remise en cause du passé et du présent menée par *Nowa Polska* (*La Nouvelle Pologne*) qui était rédigée et, dans une grande mesure, écrite par Józefat Bolesław Ostrowski.

Cependant, ce phénomène ne devrait pas être considéré comme un symptôme pathologique propre à un milieu fermé, livré aux querelles acharnées, quoique qu'il y ait incontestablement quelque chose de malade là-dedans. Il faut y voir un phénomène spécifique de la culture politique de l'émigration, d'une culture du règlement de comptes qui était impossible partout ailleurs en Pologne. Si on

tente de l'évaluer, on ne peut pas ne pas voir que cette culture possédait des traits de spontanéité sociale, de généralisation démocratique, d'audace libérée des entraves des hiérarchies traditionnelles, des autorités, des limites éthiques qui régissent habituellement la prise de parole. Les esprits d'une partie de cette société devaient être ouverts à une telle argumentation, devaient en ressentir le besoin. Sinon, on n'en serait pas arrivé à cette réduction – passagère, mais brutale – de l'autorité du prince Adam Czartoryski (son droit de représentation de l'émigration et de la Pologne fut publiquement mis en question par les nombreuses signatures figurant en bas d'un texte de protestation).

Du temps de l'insurrection déjà, le prince était un personnage controversé et, en tant que président du Gouvernement National, du mois de janvier 1831 au 15 août de cette année, il concentra sur sa personne l'hostilité des forces révolutionnaires. Il n'en subsistait pas moins un cercle de gens influents, proches de lui dans leurs idées, qui, dans cette émigration, auraient vu volontiers en lui leur personnage-étendard, d'orientation conservatrice dans sa pensée sociale, dans le style diplomatique, «de cabinet», de sa pratique de la politique polonaise. C'est dans ce système diplomatique seulement que le prince, dans les premières années qui suivirent l'insurrection, voyait l'unique source d'influence réelle sur les destinées de la Pologne; c'est là, «en cabinet», que les gouvernements européens pouvaient faire des remarques à propos des affaires polonaises. Il trouvait une base légale au bien-fondé de tels agissements dans la division de l'Europe en zones d'influence, division qui avait été fixée au Congrès de Vienne. Or, ce congrès avait attribué des autorisations politiques et socio-civiques bien précises aux Polonais et surtout à cette partie de leur territoire qui était devenue le Royaume de Pologne et qui avait été, peu de temps auparavant, le théâtre d'une insurrection en faveur de l'indépendance. L'obligation des signataires des résolutions du Congrès de Vienne de renégocier avec la Russie les engagements qu'elle avait brisés et l'élargissement éventuel des autorisations accordées aux Polonais constituait le fondement de cette politique «de cabinet» de Czartoryski, politique que le prince mena, après l'insurrection, sur le terrain de l'Angleterre où, au début, il séjournait souvent.

Ce trait évident des actions diplomatiques du prince, qui situe

ses démarches en faveur de la Pologne dans le cadre d'un légalisme d'accords internationaux, devint très vite un axe de cristallisation de l'émigration, il attira vers le prince tous ceux qui étaient rebelles aux élans armés, hostiles à la «folie» révolutionnaire de la «racaille». C'est avec une égale énergie que s'opposaient à la politique de Czartoryski, à sa personne même, non seulement ceux qui voyaient dans l'alliance des peuples le salut de la Pologne, mais aussi tous ceux qui considéraient que «de cabinet en cabinet, la Pologne ne tiendrait plus debout» et que par conséquent les subtiles démarches du prince auprès des cours et des parlements d'Angleterre et de France étaient une perte de temps. Les emportés, les radicaux considéraient carrément que ces démarches étaient un crime et une double trahison : à l'égard de la Pologne et à l'égard de l'émigration.

Des dimensions de cette crise de la confiance accordée aux anciennes autorités insurrectionnelles et à la ligne politique de Czartoryski témoignent les résultats des élections du Comité National de l'Émigration Polonaise du général Dwernicki. Niemcewicz obtint 2 voix, le général Dembicki 9, Kniaziewicz 317, Czartoryski 378 tandis que Worcell en obtenait 1291, Mickiewicz 1160, Bohdan Zaleski 827. La confiance des gens s'était portée sur des politiciens non professionnels, sur des personnages nouveaux, modestes, ou sur des autorités spirituelles non compromises par une participation au pouvoir. C'est ainsi, par exemple, que débuta la carrière, dans l'émigration, de Bohdan Zaleski qui symbolisait cette alliance, si prisée dans l'insurrection, de la lyre et du glaive. C'est des gens dotés d'une telle biographie qu'on entendait faire confiance ; on ne les soupçonnait pas de servir des coteries, des partis ou – comme on disait – des sectes politiques. En même temps, un dégoût du «système aristocratique» radicalisait toute l'émigration, rendant cette société fort nerveuse ouverte aux mots d'ordre de la gauche. Dès lors, on ne cessa de répéter, dans les textes publicistes de cette époque, que la plupart des émigrés avaient des idées «républicaines».

Aussi exista-t-il un moment, dans les débuts de l'émigration, où l'on vit se dessiner quelque chose dans le genre d'une union négative contre le camp de l'aristocratie. Ce mouvement unificateur était augmenté aussi par la menace réelle pesant sur l'émigration-exil politique. Cette menace provenait des recrutements militaires au Portugal, en Algérie, en Espagne, recrutements suggérés ou dirigés

par le général Bem, par Władysław Zamoyski, par le pouvoir français, et finalement, mis sur le compte du prince Czartoryski. De là naquit le soupçon que celui-ci oeuvrait perfidement à la perte de l'émigration, désirait affaiblir le caractère politique de celle-ci, éliminer physiquement des gens en faisant d'eux des soldats mercenaires aux quatre coins du monde.

Cette consolidation négative de l'émigration ne réussit que jusqu'à un certain point, grâce, notamment, à l'habileté tactique du prince Czartoryski et des gens de son bord. Non seulement, on contracta des résolutions de défense du prince, résolutions qui furent signées par des masses d'émigrés. (Effectivement, une lutte «de signatures» se livrait au-dessus de l'émigration et une liste de signatures d'émigrés était devenue un indice de l'opinion publique.) Mais bien plus: le prince effectua quelques changements réels dans son programme, mettant en exergue l'idée dite insurrectionnelle, ce qui affaiblit, dans une grande mesure, le reproche qu'on lui faisait de se livrer à une manipulation diplomatique, «de cabinet», de la question polonaise. Même l'inscription figurant sur la résidence parisienne du prince «Ce jour viendra» n'était pas uniquement une belle sentence, mais aussi une abréviation allusive de son programme et le signal du but ultime: la restauration d'une Pologne libre. C'est vers ce but que tendaient les travaux du parti du prince. Après une telle transformation de sa formulation des concepts d'indépendance, le programme du prince Adam devenait la plus importante des contre-propositions émises à l'endroit de la Société Démocratique de Pologne fondée en 1832; il devenait aussi le deuxième centre – à côté de celui des démocrates – de la polarisation idéologique de l'émigration.

Il ne faudrait cependant pas emboîter le pas à certains contemporains et chercher derrière cette hardiesse démocratique des inspirations externes, des suggestions émanant de la gauche européenne. Il ne faut y voir qu'une autogenèse bien spécifique qui réside surtout dans la composition sociale des émigrés et dans leurs expériences insurrectionnelles.

C'était le seul milieu polonais doté de différences sociales et culturelles si frappantes. Une création presque artificielle d'apparence, qui semble avoir été construite à l'intention d'un sociologue expérimentateur. De l'aristocratie, un public distingué composé de classes

élevées, de grands artistes dans une concentration extraordinaire, des pauvres sans travail, des jeunes encore en âge d'école, et déjà déclassés brutalement – des officiers ayant gagné leurs galons dans l'insurrection – de simples soldats enfin, qui sont tantôt des soldats professionnels, tantôt des paysans, vraiment le bas de l'échelle sociale. Cette composition sociale révélait toute son inadéquation archaïque à la réalité d'une émigration dont chacun était devenu membre en vertu d'une seule et même clé politique, pour les mêmes raisons – à cause de sa participation à l'insurrection – ainsi que par suite d'une décision consciente. Et le grand seigneur, et le soldat *czwartak*³ étaient, à l'égard de la question polonaise, fils de la patrie et défenseurs de la liberté, rendus égaux par leur morale patriotique et par leur décision personnelle, par leur choix du destin d'émigré.

C'est l'amnistie du tsar qui traitait les soldats comme des outils non pensants, en leur accordant dédaigneusement le retour au pays. Aussi les soldats avaient-ils dû justement mener une dure lutte pour gagner l'Occident; l'émigration avait été pour eux une décision consciente qui avait été chèrement payée, surtout dans les prisons prussiennes. Ainsi devenait-on un citoyen, un frère de la bonne société émigrée et plus encore: on devenait le juge de cette bonne société. Car c'est justement parmi les soldats que surgirent ces importants changements de conscience que releva avec douleur le dernier chef des *czwartak*, leur chef bien-aimé, Józef Świącicki. Ces soldats qui avaient pu regarder tout à loisir l'opportunisme politique de beaucoup de leurs supérieurs militaires avaient été abandonnés par eux ou bien ils s'étaient vu intimer l'ordre d'accepter l'amnistie. Ces soldats n'avaient été nullement protégés de l'acharnement des Prussiens. Lorsqu'ils arrivaient enfin dans l'émigration, ces gens avaient la conscience profondément modifiée, révoltée, méfiante et audacieuse à la fois. Ils ne voulaient d'aucune tutelle basée sur l'ancienneté, ils n'étaient pas disposés à l'humilité.

Et c'est ainsi que l'émigration subit des divisions qui étaient tout à fait autres que celles basées sur le statut social «national», tel qu'il existait au pays. En un certain sens, ces nouvelles divisions témoignaient de beaucoup plus de modernisme et de maturité:

³ *Czwartak*: soldat du 4^e régiment d'infanterie de ligne du Royaume de Pologne, célèbre pour sa participation à l'insurrection de Novembre.

c'était des divisions basées sur les orientations en matière de conception du monde. Une gauche authentique apparut, qui rassemblait des comtes et des paysans, et — à l'autre pôle — il y avait un conservatisme dépourvu de beaucoup des charges qui pesaient sur lui au pays, un conservatisme dynamique, ouvert, éclairé — serait-on tenté de dire. On peut affirmer que cette émigration était devenue une sorte de séminaire théorique de doctrines sociales non entravées par le pragmatisme des applications ni par les conséquences d'une réception réelle. C'est pourquoi il y eut tant d'utopisme, de fantaisie et d'extrémisme dans les programmes idéologiques de cette société.

La polarisation survenue dans les conceptions du monde, l'extrémisme idéologique qui étaient évidents dans cette émigration ne pouvaient donc être ni le résultat d'une altération d'une collectivité malade, ni *a fortiori* l'effet d'une décomposition exercée par le TPD (c'est ce que suggéraient volontiers les conservateurs). C'est toute l'émigration, gauche comprise, qui constituait l'effet du mûrissement hâtif, de la prise de hardiesse intellectuelle par lesquels était passée la collectivité des héros et des enfants de la défaite lorsqu'elle s'était trouvée aux prises avec les règles de vie occidentales, avec l'intransigeance du marché du travail et de l'argent, désarmée qu'elle était à maints égards comme le sont les émigrés devant les us et coutumes d'une réalité étrangère. Le choc de cette prise de conscience — car il s'agit bien d'un choc — fut accru par les contacts avec des militants révolutionnaires et avec les théories sociales occidentales et provoqua une éruption de réflexions à propos de la société et de la nation qu'on peut qualifier de moderne, dans laquelle on peut voir un caractère précurseur par rapport à des processus qui lui furent de beaucoup postérieurs en Pologne même. Le pays s'avéra de beaucoup plus stable, plus traditionnel, plus résistant aux changements.

Ainsi donc, l'émigration devait voir se former une gauche aussi nette que le TPD et d'autres groupes de même orientation. Et de façon inévitable — comme c'est le cas pour toutes les idéologies révolutionnaires — cette gauche devait tendre à briser les représentations unitaires, à l'exception toutefois de cette union rassemblée sous l'égide d'un chef, le peuple polonais. D'ailleurs, le TPD postulait une telle union, de façon visiblement inefficace. La nouveauté de la situation et la liberté des faits et gestes dans l'émigration suscitérent des écrits publicistes blasphématoires bien spécifiques de la gauche

de l'émigration qui insultait avec prédilection les saints idéaux de concorde, de tolérance, d'union. On proclamait : « nous serons intolérants pour les opinions qui nous sont contraires », nous créerons « un tout regroupant des gens de même couleur », nous détruirons le germe de « la modération, de l'engourdissement, de la tolérance ».

Et pourtant, cette société si consciente de ses différences, cette société divisée sur le point de la conception du monde s'empêtrait dans un désir d'unité, dans le problème de sa consolidation qu'elle considérait comme le principe de son action, comme le fondement éthique de la collectivité des émigrés. Cette société semblait craindre le modernisme, toute particularité susceptible de l'éloigner du pays natal, d'en faire un être structurellement différent de la Pologne. On peut aussi y percevoir la crainte d'une rupture des liens rattachant au passé insurrectionnel, à l'énergie des débuts, à l'atmosphère de l'« instant sacré » où cet ensemble était devenu une union de Polonais libres. C'est le souvenir, la nostalgie de cet instant qui alimentait aussi les efforts, incessants autant que stériles, d'unification. C'est pourquoi l'on dépensa tant d'énergie à réunir ce qui était et devait rester divisé.

L'émigration élaborait un certain nombre d'idées unificatrices qui sont visibles dans les noms mêmes de beaucoup d'organisations qui furent créées dans ce but, mais en vérité, seules quelques-unes de ces idées ont une importance réelle. C'est le cas de l'idée de Mickiewicz qui, dans les *Księgi narodu i pielgrzymstwa polskiego* (*Livres de nation et des pèlerins polonais*), traite les émigrés comme des pèlerins en marche vers la liberté et comme des soldats investis d'une grande mission morale et politique. Cet anoblissement éthique des émigrés et de leurs buts fut incontestablement à la base d'un ensemble de destination messianique.

L'idée de Stefan Witwicki était de beaucoup plus simple, traditionnellement polonaise, pourrait-on dire. Il en appelait au concept de communauté familiale. Les Polonais en exil constituaient une famille que l'amour reliait à une mère commune. C'est pour cette mère qu'ils souffraient et faisaient des sacrifices. C'est pourquoi « un cœur attendri et exalté » devait être la seule raison qui les guidât dans les grandes questions concernant la Pologne. Cette idée de famille tirée des *Wieczory pielgrzyma* (*Soirées du pèlerin*) – idée peu agressive, plutôt sentimentale – se métamorphosa, dans les

mains des politiciens du Parti du 3 Mai en cette conception unificatrice qui connut sans doute la plus grande vogue parmi les émigrés, celle d'un roi polonais sans royaume. d'un roi *de facto* (incarné par Adam Czartoryski). Mais cette référence à un roi sans terre avait une dimension spirituelle plus forte que la réalité politique de cette conception du pouvoir. Elle en appelait justement aux images de famille, d'ordre paternel, d'un roi-père, d'une reine-mère. Cet ordre englobait tous les enfants d'une mythique mère patrie, tant au pays que dans la «diaspora». La «familia» traditionnelle, liée aux intérêts du clan Czartoryski, était transfigurée en famille polonaise symbolisant l'unité et la dignité de la nation. Telle est aussi l'origine de l'ampleur prise par la figure de l'épouse royale, de la princesse Anna qui devenait en quelque sorte la patronne de tous les Polonais.

Nous avons vu, nous avons admiré cette mère de notre race, cette mère de la Pologne qui tantôt veille sa fille malade, tantôt travaille, auprès des métiers, à adoucir le sort des malheureux Polonais; c'était digne du coeur aimant d'une mère et de l'épouse de l'homme qui, par son acte, est devenu le chef de la nation polonaise.

Et enfin, il y eut *Pan Tadeusz* (*Monsieur Thadée*) d'Adam Mickiewicz – ce poème qui apaise les irritations des émigrés non seulement par son ton idyllique plein de force qui vous plonge dans la tradition natale, mais aussi par la grâce de l'espoir – l'espoir d'un retour heureux, triomphal dans la patrie. Pour les émigrés d'alors, le lien qui les reliait à la «première émigration», à l'émigration des Légions de Dąbrowski était de beaucoup plus proche, plus tangible que maintenant. Ils voyaient vivre parmi eux le général Kniaziewicz, un des héros de cette «première émigration». Les textes publicistes aussi se référaient à l'histoire des prédécesseurs illustres. Mickiewicz savait cela, il était conscient aussi de la force de l'analogie, de l'éloquence du signe prophétique qu'avait acquis l'histoire de ces gens et de leurs exploits. Aussi ne se contente-t-il pas de rappeler, dans *Pan Tadeusz*, les faits passés, il fait aussi référence à ceux-ci comme à une prophétie de l'avenir, comme à un rythme susceptible de répétition, comme à un finale inscrit dans la logique des émigrations polonaises. Cette foi, cet espoir, *Pan Tadeusz* l'ont ranimés alors même que s'éteignait la conviction des premières années de l'émigration à propos d'un rapide retour

dans la patrie – d'un retour conçu comme un simple exercice de marche en quelque sorte – alors même que de la conjonction des étoiles du ciel politique ressortait de plus en plus clairement l'annonce d'une longue attente.

Pan Tadeusz concerne aussi une autre question de l'émigration, une question d'importance: il s'agit de certains traits de la personnalité collective des émigrés, traits liés à leur destin, définis par cette contrainte d'un séjour collectif hors de Pologne. Les écrits publicistes et la littérature de l'émigration avaient bien diagnostiqué ce phénomène; à maintes reprises, on s'était réfugié dans le terme de «maladie», en suggérant que c'était des traits échappant à la norme qui décidaient des, caractéristiques de ce portrait collectif.

Qu'avait-on à l'esprit? Il est difficile de dire si le fondement de ces jugements était constitué par des observations de cas de maladies physiologiques plus nombreux que la normale. On était souvent malade, mais dans cette société concentrée, qui se connaissait bien, les nouvelles du mauvais état de santé d'un compatriote pouvaient se répandre de façon plus générale, ainsi que les nouvelles concernant des actes de désespoir, des suicides. On en a beaucoup parlé, dans des mémoires, si bien qu'aujourd'hui, nous qui étudions ces documents, nous sommes sous le coup d'une impression qui est peut-être exagérée, nous croyons que la santé de cette société, que son équilibre psychique étaient fortement ébranlés. Ebranlés, ces gens l'étaient très certainement: le passage brusque de la situation de participation à un combat héroïque à l'état végétatif dépourvu – ou presque – de subside gouvernemental, le passage brusque de la foi en la victoire au sentiment d'avoir tout perdu devait nécessairement engendrer des crises nerveuses, des dépressions empêchant l'adaptation à la vie. On tombait dans une apathie continuelle, on se brûlait la cervelle, on sautait à l'eau en s'alourdissant les poches de pierres. Après une lettre reçue de Pologne dans laquelle sa femme lui annonçait qu'elle divorçait, Józef Świącicki perdit pour de nombreux mois la capacité de remuer les lèvres. La base physiologique de tels cas semble toujours la même, elle est psychico-nerveuse; cependant, l'objet même de ces considérations est à ce point confus, par manque d'examen compétents, qu'il convient de l'abandonner en nous en tenant à une conception plus métaphorique de la maladie.

La presse d'alors traite comme une maladie ainsi comprise le

phénomène qui consistait en une dislocation de la perspective correcte dans l'appréciation des affaires et des gens. Des vétilles de ce micromilieu prenaient des allures d'événements d'importance qui engageaient l'énergie et les émotions humaines. C'est ici que réside une explication supplémentaire de cette irritabilité et de cette humeur querelleuse qui sautaient de suite aux des nouveaux arrivés et qui rendaient l'existence fort difficile aux émigrés eux-mêmes. Néanmoins, ces traits étaient inséparables de cette existence. On parlait même d'une autodestruction, en soupçonnant que derrière se cachait un plan souhaité ou régi par Moscou.

Aussi les écrits satiriques essayaient-ils de railler les brouilles de l'émigration, et les moralistes stigmatisaient cette dislocation des proportions des causes et des valeurs, en la confrontant à l'échelle locale de la Pologne. Telle était la signification des *Bajki Marcinowej* (*Contes de le Marcinowa*) et surtout de la correspondance fictive avec la Pologne qui complète ces contes en apportant une appréciation de la société de l'émigration qui, dans les contes, était présentée de manière allégorique.

Quelques mois plus tard, dès que la tempête [des persécutions] se fût apaisée, nous sommes descendus dans les caves et à la lueur d'un flambeau, nous avons entrepris l'examen de vos manifestes, de vos journaux, de vos productions savantes. Nous abordions ces lectures avec grand respect; nous pensions que vous, les martyrs de la grande cause, vous qui aviez passé tant d'années dans le pays le plus éclairé de tous, vous qui étiez instruits de l'expérience, vous nous enverriez la lumière d'un conseil, des travaux fondamentaux, le fruit de votre science et de vos sentiments. [...] Dans les revues que nous recevions, nous cherchions la lumière, la science, la consolation. Nous y avons trouvé des querelles, de la diffamation, de la méchanceté, de l'obscurantisme: bien souvent, nous ne pouvons vous comprendre. [...] Quelle tristesse qu'un émissaire nous ait ainsi apporté, au péril de sa vie, ces kyrielles de plates arguties! Vous avez là-bas un roi sans royaume, un chef sans armée, un prophète sans miracles! Grand Dieu! Quel mauvais esprit nous a tourné le cerveau?

Dans cette lettre soi-disant reçue de Pologne, l'émigration apparaît aussi comme une collectivité toute paroissiale, qui engendre bêtise et manies. C'est un problème très réel qui dépasse l'utilité publicistico-satirique immédiate. Cette émigration développait en effet des formes de vie, de vie de groupe surtout, qui apparaissent plus rarement dans les sociétés dites normales, dominées par la vie familiale. Elle privilégiait les liens de groupe électifs, les liens religio-moraux;

elle développait également un ensemble de coutumes, une culture d'hommes seuls, pourrait-on dire. Cette solitude virile ne constituait pas seulement un trait évident de la société de l'émigration, elle était aussi, à coup sûr, origine d'altérité, de particularité, et — bien souvent — d'excentricité.

Comme on le sait, une partie seulement des émigrés ont fondé une famille. Les uns restèrent célibataires pour des raisons matérielles, à cause de leur misère. D'autres le restèrent par manque de candidates polonaises qui leur conviennent. D'autres encore, parce qu'ils voulaient être prêts à servir la nation et qu'ils étaient donc conscients de l'instabilité de leur existence dans l'émigration. Ils se sentaient des hommes du voyage, des pèlerins et, souvent, des gens partis en quête de leur pain, tout simplement. C'est leur pays, la Pologne, qui restait l'espace stable, le lieu d'une vie de famille. Le retour en Pologne cachait donc aussi en soi le rêve d'une existence sédentaire, d'une famille à soi. A la fin des années cinquante, pour Teodor Tomasz Jeż le fait qu'un émigré possédât ses propres meubles était encore un événement, la marque d'un certain *standing*, d'une fixation. La plupart estimaient que pour vivre, on se contente de ce que peut contenir une trousse de voyage; seuls, les gens plus aisés gardaient leurs biens dans des coffres et des coffrets. Les gens venus de Pologne visiter Lenartowicz avaient l'impression que le poète venait de changer d'appartement ou qu'il se préparait à partir en voyage, car le mobilier principal qui sautait aux yeux, c'était des coffres de voyage. Or, justement, Lenartowicz répugnait à changer de lieu de résidence.

Ce mode de vie n'était pas seulement imposé par la nécessité, ce n'est pas non plus l'idée du pèlerinage qui suffit à l'expliquer. Ce mode de vie est dans une grande mesure lié à la solitude de ces hommes dont la vie se déroulait hors de chez eux, dans des clubs polonais, dans des bibliothèques, dans des réunions. C'est à dessein que nous ne parlons pas de cafés ni de restaurants, car ces lieux n'étaient pas accessibles pour toutes les bourses, quoique les émigrés en eussent fort envie.

L'importance de ces réunions, qui remplissaient en quelque sorte un rôle social, semble particulière. Elles étaient le terrain de fréquentations fraternelles, la scène du théâtre des passions polonaises, théâtre non dépourvu parfois de violence. La brutalité de beaucoup

de ces disputes entre émigrés n'était pas due seulement à la température émotionnelle, aux divergences d'opinions. Elle appartenait aussi à l'ordre des comportements d'un milieu viril. D'un milieu d'hommes très frustrés, ressentant durement leur déclassement social, d'hommes exposés à l'humiliation de la misère. Lorsque l'homme se retrouvait dans ce milieu, il en découlait, par compensation, un sentiment de l'honneur exacerbé; on était toujours prêt à défendre sa dignité. C'est ici, semble-t-il, qu'il faut voir l'explication de cette abondance de duels menés avec le cérémonial *ad hoc* ainsi que l'origine de ces offenses et de ces réconciliations qui étaient aussi célébrées comme il se doit. On ne peut exclure que derrière cette facilité de recours au code de l'honneur se cachait aussi un comportement de fuite face à l'ennui à la monotonie de l'existence vraiment grise de ces hommes encore jeunes.

Ce mode de vie entre hommes s'étendait aussi à des terrains aussi traditionnellement privés que la maison. Cette maison, dans l'émigration, c'était un simple logement. Soit on y faisait sa propre cuisine, soit on se groupait pour diminuer les frais. Une existence communautaire était souvent la seule façon de tenir, elle contribuait peut-être aussi à sauvegarder la personnalité collective, mais elle ne satisfaisait nullement le besoin d'intimité. C'est bien pourquoi tant d'émigrés rêvaient d'avoir leur coin à eux. Les uns pour s'entourer de souvenirs et se créer une petite Pologne bien distincte des Français et de l'émigration, les autres pour vivre plus confortablement, d'autres encore — et c'était le groupe le plus nombreux — pour des motifs spiritualo-religieux, par besoin de recueillement intérieur. Il semble en effet que ces besoins religieux qui se développèrent tellement au sein des émigrés — alors qu'ils étaient tout à fait imperceptibles au début — aient été, entre autres, un substitut d'intimité, qu'ils aient comblé le manque d'intimité de la vie de groupe, de cette vie orientée vers l'extérieur, mise d'office sur la place publique.

Car c'est justement parmi les hommes qu'apparurent — après quelques années à peine d'émigration — les fondements religieux de ce qu'on peut appeler un monachisme laïque. Le groupe d'émigrés se transforme en groupe électif; le facteur d'intégration cesse d'être la formule générale de l'exil ou la cantine commune. On voit apparaître un besoin moral, la communauté devient spirituelle. Ce

fut le cas justement de la « Maison Jański ». L'appellation courante de cette maison *Domek*, la « maisonnette » en rend bien l'essence, elle montre d'emblée ce besoin d'intimité, de vie privée que ressentent ces chercheurs de vérités morales.

Ce mouvement assez spontané pouvait évoluer de multiples façons, vers une privatisation complète de ces familles artificielles par exemple. C'est une évolution de ce type qu'ont suivie Józef et Bohdan Zaleski, des gens étrangers qui, en vertu d'une décision, vécurent en fraternité, comme une partie de la communauté de la Maison Jański, futurs adeptes de couvent des Resurrectionnistes. Il y a aussi, enfin, la secte religio-morale des disciples de Towiański (*towiańczycy*).

Cette dernière question dépasse sensiblement le problème de la culture des hommes seuls, de la culture des hommes en général. Cette question concerne toute la société de l'émigration dans différentes sphères de besoins. Elle concerne le plan de l'espoir — un espoir qui s'opposait à l'absence de perspectives d'un retour au pays. Un miracle, un messie, un sauveur: tels étaient les besoins naturels des émigrés. Elle concerne le plan d'une consolidation (évidemment impossible à l'échelle de l'émigration tout entière): on tend vers une union du groupe intégré autour d'un chef moral. Au « mal-être » ressenti au sein de la Société s'oppose le bien-être de la vie dans une petite société qui n'est pas née du hasard, de la nécessité, d'une contrainte, mais grâce à des valeurs choisies. Chez les *towiańczycy*, ces valeurs seront des valeurs éthiques du christianisme ainsi que des valeurs plus spécifiquement personnelles, appartenant peut-être même — plus largement — à une anthropologie basée sur la puissance spirituelle de l'homme, sur ses dons et ses pouvoirs intérieurs susceptibles d'être perfectionnés par le recours à de nouvelles sources de puissance spirituelle qui assurent la connaissance — inaccessible à d'autres — de soi, de la nature et de ce qui est insaisissable par la raison humaine. De là, les énigmes augurales à propos de l'avenir — le monde est perçu comme un système de signes qui dépasse les dimensions réelles, les songes sont connaissance de soi et pronostiquent l'avenir. L'être est révélation, la vie dans la secte est participation aux manifestations de l'être.

Ces phénomènes prirent-ils une telle ampleur qu'ils aient dû attirer les soupçons, l'aversion, la haine peut-être de l'émigration tout entière, faire passer ses adeptes pour un groupe d'égarés,

d'illuminés, d'opiomanes même? L'émigration tout entière était elle-même pénétrée de l'esprit messianique, elle attendait un grand signe, un appel; la plupart des émigrés étaient ouverts à des impulsions mystérieuses. On peut donc comprendre le refus du towianisme comme un effet de la collusion de principes divers, tels que l'aversion d'une société ouverte à l'égard des rigorismes et des dissimulations d'une secte, tels que des résistances vis-à-vis de gens qui savaient mieux, de révélateurs de vérité possédés par leur mission. Enormément de mémoires parlent de l'orgueil des *towiańcacy*, de leur intolérance, de leur mépris même à l'égard des sceptiques et de ceux qui hésitaient à rompre leurs anciens liens et à s'enfermer au sein de la secte. La fréquentation mutuelle de ces illuminés et de ces visités créait des modes de comportement et un système de verbalisation, un vocabulaire tout à fait nouveau, fondamentalement différent du contexte de l'émigration, un vocabulaire particulier, extravagant et — pour beaucoup — comique. Aussi, les *towiańcacy* devinrent-ils un motif incessant de railleries, de satires, d'amusement en société; on se racontait comment le colonel Mikołaj Kamiński avait été, dans une incarnation antérieure, une vache (et bien auparavant encore, un dindon), c'était la raison pour laquelle il installait sa jeune femme au piano et qu'il se mettait à mugir, sous couleur de chanter.

Cependant, ce phénomène extrêmement complexe du towianisme où le sublime messianique se mue en sa propre parodie, où l'héroïsme moral voisine avec la charlatanerie dévoile des mécanismes sociaux étonnamment modernes et une vie idéologique pleine de surprises. Il y a surtout deux tendances opposées: on tend à rejeter les liens, gênants, de la société traditionnelle en projetant la réalisation d'un modèle supérieur d'une société choisie et en s'attribuant un rôle directeur sur la base de cette connaissance de la justesse des buts. Mais ce projet n'est pas accessible à autrui. De là, cette exigence de foi, de confiance et d'assujettissement, de là ce fanatisme et cette intolérance. Dans le phénomène du towianisme, on en arrive à une conjonction spécifique de la révolution morale et de la dictature idéologique. La problématique qui surgit ne concerna vraiment la vie de la société que plus tard, mais ici, dans ce laboratoire particulier de l'émigration, dans ce laboratoire d'idées et de pratiques, cette problématique apparut comme une prémisses.

Ces groupes sociaux plus ou moins fermés constituaient un trait caractéristique et même extrême de la vie de l'émigration. Mais ce trait général était engendré par une nostalgie dans laquelle les contemporains déjà voyaient la principale maladie de l'émigration. C'est une particularité de tous les groupements d'exilés, mais dans le cas de la Grande Emigration, des éléments intensifiant cette maladie prenaient un relief particulier. En effet, plus le sentiment d'union avec la Pologne était fort en cette période de combats insurrectionnels, plus violemment était ressenti le choc de l'altérité suscitée par l'exil, choc qui engendrait une nostalgie désespérée de la Pologne. Cette nostalgie devenait en quelque sorte la nostalgie de la plus belle dimension de la vie. Vu du «pavé parisien», vu par un malheureux banni, le passé national se muait assez vite en un mythe du bonheur parfait, en une contrée idéale aux qualités, aux beautés incomparables.

Cette situation engendra non seulement des symptômes émotionnels, mais aussi des inventions intellectuelles caractéristiques de l'émigration, inventions qui pesèrent aussi sur toute la culture polonaise. Parmi ces symptômes émotionnels, un phénomène retient notre attention, celui qui, confirmé plus tard par d'autres émigrations polonaises, constitue peut-être un trait général de cette conscience d'émigration. Il s'agit du rôle particulier joué par la mémoire du passé et par les souvenirs du pays natal. Ces souvenirs se transformaient vite en reliques, et la mémoire du pays en religion patriotique. Dans les comportements des émigrés, dans leur style de vie apparaissait une certaine ostentation du caractère national qui les distinguait du lot par une spécificité culturelle. C'était des liens consciemment construits, qui unissaient les émigrés, mais aussi une ligne de démarcation qui les séparait d'un pays d'exil volontaire.

En effet, l'émigration d'alors fut en butte, et ce dans une mesure jamais atteinte dans l'Histoire polonaise, à des problèmes de xénophobie, de fétichisme national, de relation entre le national et l'étranger. Ces problèmes complexes pouvaient se limiter à une sphère non réflexive en quelque sorte, engendrer une nostalgie qui — comme l'ont suggéré les mémorialistes — pouvait mener un personnage extrême à des dépressions nerveuses, à un décès prématuré, à un suicide ou à des rites de vie au sein des souvenirs, des reliques.

Ils pouvaient se manifester dans des us et coutumes particuliers qui épataient les Français, par exemple dans des singularités culinaires polonaises du genre «pâtisserie nationale supérieure en qualité et en goût» – ces *babas* et ces *ponchki* que vendait la «Pâtisserie polonaise».

Cependant, cette situation de particularisme exprimait également avec le plus grand sérieux des problèmes intellectuels et moraux liés à la nécessité de se définir face aux autres. Ces délicates questions de conscience n'ont presque pas été étudiées. Néanmoins, d'après la façon dont s'est constituée la littérature de l'émigration, on peut juger de la vitalité de la relation soi–l'étranger dans toute la société de l'émigration.

Une importante partie de cette littérature est liée directement à la maladie de la nostalgie, elle en est le produit, elle indique les dimensions du phénomène et en constitue un remède spécifique. C'est tout d'abord – pour ne citer que les cas remarquables – *Pan Tadeusz* et la majeure patrie de l'oeuvre d'émigration de Bohdan Zaleski. Chez Mickiewicz, le caractère national est autant mémoire parfaite de ce qui est du pays qu'anoblissement esthétique et moral de ce pays. Mickiewicz ne s'engage pas tant dans une lutte contre d'autres modèles qu'il ne formule sa vision propre de la polonité et ne se soucie de la clarté de celle-ci, de son intensité et d'une beauté mesurée à l'aune du goût polonais. Ce goût apparaîtra dans sa prédilection pour des détails, de petits traits de la vie et du paysage, des types humains, des caractères de moeurs. A tout ce qui est immersion dans l'existence, il confère l'illusion de l'authenticité d'une vie polonaise. L'esthétique de l'authenticité polonaise répond à cette façon qu'a l'émigré d'être malade de la polonité. Il apporte aussi ce mode relativement direct, artificiel peut-être, de thérapie: à ceux qui sont déracinés, malades de nostalgie, il permet de renouer, par le vécu esthétique, avec la patrie, de se repaître de son essence.

Cette façon de voir son propre pays eut, alors et longtemps après, des adversaires acharnés, il suffit de citer Słowacki et Norwid que choquait dans *Pan Tadeusz* le côté «porcin de la vie», le côté léger de l'existence, une esthétique d'estaminet flamand dans la description des détails de moeurs. Mais il y a tout de même

cet autocommentaire de Mickiewicz lui-même, un texte qui ne fut pas publié à l'époque et qu'on appelle aujourd'hui l'Épilogue de *Pan Tadeusz*. On y trouve une qualification carrément morale du caractère national-polonais conçu comme incomparablement plus précieux que la réalité française connue des émigrés :

Tam, gdzie do pana przywiązany sługa
 Niż w innych krajach małżonka do męża,
 Gdzie żołnierz dłużej żałuje oręża
 Niż tu syn ojca; po psie płaczą szczerze
 I dłużej, niż tu lud po bohaterze.

(Épilogue, v. 95–99)

[Où un domestique est plus attaché à son maître / Que dans d'autres pays une épouse à son mari, / Où le soldat regrette plus longtemps son arme / Qu'ici un fils regrette son père; où l'on pleure plus sincèrement, / Plus longuement son chien qu'ici le peuple son héros.]

Il n'est pas exclu que l'émigration dans son ensemble ait créé des conditions favorables à la carrière d'un particularisme. C'est justement l'effet de la crainte du déracinement et de la perte de ces beaux souvenirs qui est la garantie du lien avec la patrie.

Mais le particularisme n'est pas la seule perspective de vision de l'émigration devant la polonité, ce n'est pas non plus la plus importante. *Pan Tadeusz* déjà dévoile toute la complexité de ce phénomène. Et ce, non seulement par la polysémie de l'oeuvre, mais aussi grâce à l'existence, au sein de cette oeuvre, d'un projet de polonité idéale, plus mythique que réelle, relevant plus du songe et de la rêverie que d'une existence en un lieu précis. Le particularisme régional consiste, dans cette construction, en une charpente, en un agglomérat fait d'une patrie idéale, d'une totalité concrète et insaisissable comme le symbole romantique d'un monde ressuscité, d'une Jérusalem Ensoleillée.

Chaque nation possède un tel projet idéal de son identité collective, une base d'identification, un modèle-type qui la stimule, engendrant des stéréotypes. Pour la Pologne du temps des Partages, tout comme pour la Pologne moderne, un tel projet a été créé justement par la littérature romantique, surtout par celle qui est apparue dans l'émigration. Il semble que la situation de l'émigration ne se soit pas contentée d'alimenter le besoin d'existence de ce projet

idéal, qu'elle ait favorisé, carrément, une telle vision mythique de la patrie – expression de l'esprit de la patrie.

Parallèlement à cette affection pour le caractère national se développait, dans la réflexion de l'émigration à propos d'elle-même et de la Pologne, le messianisme. Il passe pour un produit particulier et morbide de la culture de l'exil. Il serait peut-être plus juste de parler de l'enchevêtrement inextricable de pathologie et de grandeur que contenait en lui le messianisme romantique qui, sans l'émigration, ne se serait pas enraciné sous cette forme ni avec une telle intensité dans la culture polonaise littéraire et politique, ni même dans la conscience courante. En effet, la situation de l'émigration créait toute une série de stimuli particuliers de la pensée messianique. A commencer par des stimuli simples, donnés par l'expérience directe de la vie, telle la traversée de l'Allemagne par les Polonais qui, après l'insurrection, gagnaient les frontières françaises. On n'avait pas seulement fêté ces soldats, on les avait carrément honorés comme les sauveurs de la liberté, comme les victimes et les martyrs de la cause des peuples, le moindre bouton de leur uniforme était traité comme une relique. On les auréola donc d'un rôle extraordinaire, d'une mission à laquelle ces gens n'avaient pas pensé tandis qu'ils se battaient pour leur patrie. Mais plus tard, enfermés dans des dépôts, ils purent y penser tout à loisir et – comme l'attestent les mémoires – beaucoup d'entre eux considérèrent leur traversée de l'Allemagne comme un moment beau et sublime de leur vie. Ainsi donc, il existait une atmosphère messianique au sein des émigrés.

Mais bien vite, on se mit aussi à réfléchir sur l'émigration comme si elle était chargée d'une mission extraordinaire à l'égard de l'Europe. Ce principe provenait, dans une large mesure, de la conception qu'on avait du sens de l'insurrection de Novembre: on y voyait un acte de défense de la liberté européenne. La souffrance et le sacrifice, telle serait donc la suite de ce service armé.

Nos souffrances sont vraiment si grandes qu'on ne peut les imputer à des hasards ordinaires. Ou bien notre peuple n'a pas encore expié, ou bien ces souffrances sont nécessaires à la cause de l'humanité.

Dès lors, les Polonais exilés en France sont appelés à proclamer la liberté; ils accomplissent un pèlerinage apostolique pour la cause de l'humanité.

Le peuple polonais était un peuple qui s'était donné tout entier pour la liberté de l'Europe: victorieux, il aurait été un sauveur; vaincu, il était un martyr.

Ces quelques citations attestent de manière explicite que l'importance du rôle de l'émigration et du peuple polonais tout entier est liée à l'idée d'un sacrifice accompli pour les autres et d'une souffrance au pouvoir purificateur et salvateur. C'était là des traits évidents d'une pensée messianique, indépendamment du fait qu'on s'en référât ou non directement à l'analogie avec le sacrifice du Christ, indépendamment du niveau d'imprégnation de cette pensée par des fondements religieux.

Le messianisme constituera aussi la coloration remarquable de la littérature polonaise de l'émigration, de sa façon de voir les destinées passées et futures de la nation. C'est le messianisme politico-religieux dont les *Dziady* (*Aïeux*) d'Adam Mickiewicz donnent la représentation classique; c'est le messianisme politique de la liberté contenu dans l'idée de la Pologne – Winkelried des nations dans le *Kordian* de Słowacki; c'est, enfin, le messianisme eu sacrifice d'expiation de Bohdan Zaleski.

Qu'il fût littéraire ou articulé différemment, le messianisme eut des conséquences importantes dans la conscience collective des Polonais, particulièrement dans le domaine du rapport avec autrui. Ce sont des conséquences diverses, qui sont difficilement sujet à appréciations univoques. Sans doute ce messianisme favorisait-il une autoaffirmation excessive, la confiance dans le caractère exceptionnel du rôle dévolu à chaque Polonais: «Vous n'êtes pas tous également bons, mais le pire d'entre vous est meilleur qu'un bon étranger; car chacun de Vous possède l'esprit de sacrifice». Ce messianisme accentuait aussi le lien identifiant la souffrance à la polonité, le patriotisme à la martyrologie, il contribuait à des changements assez durables dans la conscience et les comportements collectifs.

Mais en même temps, ni l'horizon des aspirations, ni les effets du messianisme ne se limitaient à un particularisme polonais, celui-ci fût-il proclamé de la façon la plus sublime. Le messianisme constituait également – et peut-être avant tout – une ouverture face aux autres, face à l'Europe, face aux peuples. Il s'unissait à eux dans la grande idée du temps: celle de la liberté, de la vie pour la liberté, de la mort pour la liberté conçue comme une idée

commune des nations. La Pologne des messianistes prouvait que l'universalisme de la liberté n'était pas seulement un programme écos dans les têtes des théoriciens, mais que c'était aussi la pratique de vie de toute une nation, que c'était une obligation morale à l'égard des autres, le gage d'une éthisation universelle de la politique. Et c'était une motion de loin plus importante dans ses effets que les accès de mégalomanie de martyrs distingués. La masse des émigrés polonais cultivaient le sentiment d'être des missionnaires de la liberté, sentiment que seuls, des épiciers confiants dans l'autorité de l'argent pouvaient, à cette époque, considérer comme une base peu sérieuse.

Posons la question fondamentale: l'émigration a-t-elle créé des valeurs culturelles précisément parce qu'elle était l'émigration, des valeurs qui n'auraient pu naître en Pologne même si tous ses grands artistes avaient accompli un art à la mesure de leurs meilleures possibilités? La réponse est courte et affirmative, mais elle exige certains éclaircissements, certains arguments qui montrent les références historiques des jugements à propos de l'émigration qui sont contenus ici. Je désire en prendre la responsabilité uniquement en ce qui concerne l'opportunité de leur application à la Grande Emigration.

Pour commencer, écartons un certain préjugé: il n'y a pas de littérature qui soit spécifiquement de l'émigration. C'est une littérature dans laquelle nous trouvons un reflet des problèmes, des causes, des phénomènes propres aux émigrés, mais cette littérature n'a pas, dans son ensemble, de caractère supranational, c'est un art normal, un grand art, un art polonais. Il est normal parce qu'il s'est développé dans les conditions d'une énonciation non entravée par la censure, non touchée par les répressions et par toutes les menaces qui peuvent frapper les oeuvres et les auteurs, ces menaces qui étaient devenues leur lot en Pologne. Cela donnait sa chance à ce traitement de l'Histoire et de la métaphysique, de la Pologne et de l'homme ainsi que du Polonais dans l'homme, que suggérait le besoin intellectuel des artistes, leurs propres décisions, leurs choix. Et ces besoins et ces choix n'étaient pas les mêmes en Pologne et dans l'émigration.

En effet, la façon de parler de la Pologne dépendait dans une large mesure du contexte de l'émigration, de la faculté de perception des idées universelles et du lien qui relie ce qui est

particulier, privé, à ce qui est universel, humain en général. Même le penchant morbide que manifesta la littérature créée dans l'émigration pour une mémoire parfaite, penchant qui engendra chez Norwid un torrent irritant de genres, trouva son pendant dans la mise en exergue, au centre de la scène, de l'éthique de l'individu et de la collectivité. Dans la mise en exergue de la multiplicité des éthiques. Car à côté de l'éthique sociale très générale du devoir, la morale individuelle trouve sa place significative, elle va jusqu'au personnalisme chrétien de Norwid. À côté de l'éthique de la vengeance, il y a l'éthique de l'amour et du pardon.

C'est surtout ce principe chrétien d'amour et de pardon qui n'avait guère de chance de se développer dans la littérature polonaise en dehors de l'émigration. En effet, ce principe entraînait en contact direct avec la réalité de l'Histoire et il pouvait être soupçonné de conformisme moral et même politique à l'égard des persécuteurs, on pouvait même l'accuser de trahison nationale. De tels soupçons pesaient sur le principe éthique du pardon dans l'émigration, surtout là où ce principe était communiqué directement avec une politique. On découvrait l'esprit russophile dans les Conférences Parisiennes de Mickiewicz et la lettre de Towiański au tsar Nicolas I, proposant une communauté spirituelle dans l'amour, fut considérée par beaucoup, même parmi les adeptes de Towiański, comme un acte salissant le sang des soldats tombés en Novembre. Néanmoins, les conditions d'existence particulières de l'émigration – de cette «terre exclue» de la pression directe du mal historique – créèrent une chance d'un pluralisme d'éthiques et d'une évolution des modes d'expression sur ces sujets. L'éthique de la révolte sera moins une éthique de vengeance et davantage une éthique de révolution, adoptant le style et les arguments des révolutions sociales contemporaines d'Occident.

La concentration particulière, sur le même terrain de l'émigration, de grandes oeuvres, d'individualités remarquables a créé une situation qui dépassait de loin le cadre d'un pluralisme conçu de la manière la plus large. Les oeuvres dialoguent entre elles, poléminent, luttent. Il arrive qu'à ces querelles et qu'à ces luttes participent les écrivains eux-mêmes (c'est le conflit Słowacki–Mickiewicz, les querelles passionnées entre Krasiński et Mickiewicz, le duel manqué de Słowacki), leurs lettres, leurs déclarations, leurs comportements.

Cela engendre un deuxième niveau de vie littéraire définie par son propre contexte, une littérature issue de la littérature, exemple singulier d'osmose polémique des oeuvres. L'intensité de la réception littéraire et de son influence sur la vie exerce aussi un conditionnement. Cela s'est exprimé de façons multiples, à commencer par ce sentiment intense d'un lien avec la personne de l'artiste. C'est la personnalité de l'auteur qui décide dans une grande mesure du mode de réception de l'oeuvre. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'on parle d'une tendance aux coteries dans la vie littéraire de l'émigration, vie littéraire qui fut longtemps dominée par la « coterie lithuanienne » des adeptes de Mickiewicz. C'était vraiment des adorateurs du *wieszcz*, du « poète-prophète ».

Le concept du *wieszcz* — chef spirituel est aussi l'une des particularités importantes de la vie littéraire et sociale de l'émigration, vie qui se concentrait autour d'autorités informelles non institutionnalisées. Bien sûr, ce concept est antérieur, il est caractéristique de la culture romantique, mais le besoin que manifesta l'émigration d'autorités intactes de la politicaillerie, portant la marque d'un sacré distinct, c'est-à-dire du génie de la poésie, ce besoin est tout à fait exceptionnel. A la personne du *wieszcz* sont associées les traditions religieuses sacerdotales et prophétiques, des dons spirituels tels que la capacité de voir l'avenir, « l'oeil puissant », le pouvoir spirituel, ces dons que la culture romantique attribuait volontiers aux mages et aux poètes. Pour ces raisons, le *wieszcz* avait le droit d'être le chef, d'exercer le « gouvernement des âmes ».

De cette conception du rôle du poète-prophète découlèrent des conséquences essentielles pour toute la culture polonaise; ces conséquences fixèrent dans cette culture le besoin d'esprits poétiques directeurs et une foi particulière en l'influence du verbe de ces hommes sur la réalité. Mais vraiment, ce phénomène du *wieszcz* eut une énorme influence sur la vie et sur la culture de l'émigration. D'abord par suite de la personnalité extraordinaire de Mickiewicz. Ensuite par cette concentration exceptionnelle de poètes-prophètes sur un même terrain. Il y eut des époques où Mickiewicz, Słowacki et Krasiński séjournèrent simultanément à Paris. En conséquence, l'émigration connut un phénomène — attesté par les oeuvres poétiques de l'époque — d'antagonisme entre poètes, de lutte pour la primauté; elle connut enfin le concept du faux prophète qui a trahi sa

mission. Ce fut le cas de Mickiewicz après sa conversion au towianisme. La réaction brutale de la plupart des émigrés au towianisme de Mickiewicz n'aurait pas été de mise si ne s'était développé, au préalable, le culte d'un Mickiewicz chef spirituel, le culte de sa personne joint à la conviction que le *wieszcz* était la propriété de la nation tout entière et jamais d'un parti ou d'une secte. C'est grâce à cette atmosphère, grâce à ce besoin manifesté par ce milieu que naquit la carrière d'Andrzej Towiański, et que son personnage put prendre des traits de messie religio-mystique, de sauveur – non seulement de sauveur d'âmes humaines, mais de sauveur de l'âme de la nation. Ces dons particuliers que sont le don de prophétie, le don divinatoire, le don des rêves, les pouvoirs magnétiques étaient revendiqués par beaucoup ou bien on considérait qu'ils les possédaient, ce qui engendra toute une série d'autorités inférieures qui pesaient sur la vie de l'émigration, sur les systèmes d'appréciation et de valeurs, en littérature également.

L'émigration, c'est aussi une éruption d'écrits publicistes. Qu'il s'agisse des très nombreux journaux ou des tracts, des feuilles volantes. Ces écrits publicistes nés de l'émigration s'expliquent en premier lieu par une liberté d'expression illimitée, par le jeu libre des plumes et des talents, et enfin par la lutte engagée entre les conceptions du monde des différents groupements idéologico-politiques. C'est dans cette situation exceptionnellement propice, tout à fait inconnue de la presse polonaise de Pologne, que se constituèrent les genres publicistes polonais contemporains tels que le pamphlet, le petit texte polémique, le libelle. Une langage publiciste en matière de conception du monde se forma également, principalement grâce aux écrits de la Société Démocratique Polonaise; on vit aussi se former un style d'escrime idéologique. Sans cet héritage, le publicisme ultérieur des tendances idéologiques polonaises aurait eu des débuts sensiblement plus difficiles. Il n'est donc pas étonnant que l'émigration, justement elle, ait donné naissance à l'un des plus remarquables talents publicistes, à Julian Klaczko.

Nous évoluons sans cesse dans le cercle de la problématique spirituelle de la Grande Emigration, de sa personnalité collective dominée par cette problématique. Cette sphère spirituelle est décisive pour le rôle de la formation de cette émigration, pour son mode de perception de soi, et pour le regard que d'autres ont posée

sur elle. Mais cette sphère spirituelle n'est pas seule à compter si l'on veut apprécier l'importance historique de cette émigration dans la culture nationale. Il faudrait alors parler de toutes les inventions — si nombreuses — de l'émigration en ce qui concerne l'installation matérielle de la polonité, il faudrait tout d'abord parler des institutions scolaires, ainsi que du souci d'édition des livres polonais, de les voir exister matériellement dans des bibliothèques établies. « Imprimer et ressembler » — ainsi pourrait-on résumer, de la façon la plus simple, la pensée directrice de ces « sauveurs de la culture » de l'émigration qui gardaient merveilleusement ceci en mémoire : un Etat spirituel polonais indépendant doit avoir une base matérielle solide, sinon, avec les années, il expire, en laissant un souvenir nostalgique d'une Pologne muée en légende où abondent le *barszcz*, les *piroggi* et le *bigos*. Leur Pologne devait être culturelle, non culinaire. Et cela réussit. Peut-être parce que depuis si longtemps, depuis qu'étaient morts les aînés de la génération de Novembre, durait ce militantisme prévoyant de défense et de rassemblement de tout ce qui pourrait être utile lorsque la Troie symbolique deviendrait la Pologne réelle.

Disons-le clairement : l'ordonnance spirituelle de la vie de l'émigration ne constitua jamais une alternative de travaux mesurables, concrets, organiques en quelque sorte. Il n'existait pas non plus de division entre les travaux qui sont du ressort de l'esprit ou de la politique et ceux des travailleurs assidus de la culture. C'était une totalité cohérente définie par cette collectivité de l'émigration. Par cette collectivité d'un exil qu'on considérait comme une émigration politique, qui garda ce caractère pendant de longues années et qui, en terre étrangère, de sa propre volonté, de sa propre décision, créa la fronton de la Pologne indépendante. De cette Pologne dans laquelle on écrit, on édite des livres savants, où l'on participe à des révolutions, où les enfants sont éduqués en polonais, qui fonde une Bibliothèque Polonaise sur un terrain racheté, à perpétuité, à la ville de Paris.